LE LOUISIANAIS.

L. S. U. Library Baton Rouge La.

SAMEDI 21 NOVEMBRE 1874.

JOURNAL DE ST. JACQUES.

VOL. 10..................NO. 3.

J. GENTIL, EDITEUR.

CONVENT P. O.—ST. JACQUES, LNE.

Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

—M. Just Comes, de Donaldsonville, est l'agent autorisé du LOUISIANAIS pour toute les paroisses de l'Etat. Il a plein pouvoir pour abonner, traiter les *avis* et des *annonces*, et collecter.

LES DROITS DES NOIRS.

—:o:—

I.

La presse du Nord, notre sœur, après avoir salué de bonne grâce la pacifique révolution qui vient de s'accomplir aux Etats-Unis, semble se raviser et perdre un peu de sa bonne grâce.

Pourquoi donc?

Elle se demande ce que vont devenir les *droits des noirs.*

En vérité, c'est trop de soin, non parceque les noirs ne méritent pas qu'on s'occupe sérieusement d'eux, mais parceque nous pensions notre sœur plus éclairée, plus intelligente, plus vraiment démocratique, et que nous étions loin de nous douter que des esprits droits pussent se poser une semblable question de doute et de méfiance.

Pauvre Sud! Comme il a été systématiquement accusé et frappé! Comme toutes les calomnies, même les plus absurdes, ont porté au cœur! Que la lumière se fait donc lentement! Et dire que c'est avec les calomnies les plus grossières, les mensonges les plus effrontés, les perfidies les moins sensées, qu'on a outragé, opprimé et ruiné dix ou douze malheureux Etats, voire même compromis les destinées d'un grand peuple et d'une grande république!

Butler répondant au nom de Wilberforce, et Matt. Carpenter devenant un Canning!

Oui, c'est cela. On a battu sur notre dos la grosse caisse du sentimentalisme et la fausse monnaie de l'humanitarisme. Nous étions toujours des confédérés, des rebelles, des esclavagistes—Kellogg, Packard et le petit Bovee étaient des citoyens loyaux, des patriotes sublimes, des républicains vertueux—Les Louisianais, eux, voulaient rétablir une institution maudite, vendre les hommes, vendre les femmes, vendre les enfants, manger de la chair humaine—Ils persécutaient les noirs, les chassaient comme des parias, les massacraient sans pitié, les exterminaient par milliers—Ces Louisianais, des fils de Français pour la plupart, étaient des ogres, des bêtes fauves, des barbares, des idiots, des monstres impitoyables—Il fallait anéantir les blancs impies pour sauver les noirs opprimés, etc.

Tel était d'ordinaire l'habituel refrain des bons journalistes de la Nouvelle-Angleterre.

Et le monde entier croyait naïvement cela.

Le monde croyait que l'oppresseur était l'opprimé, le persécuteur le persécuté, le blanc le bourreau, le noir la victime. Mais le monde, bien entendu, ne croyait pas que dans la Louisiane des blancs exterminateurs et des noirs exterminés, au dix-neuvième siècle de la civilisation chrétienne, les trois quarts des législateurs et des fonctionnaires publics fussent des noirs. Il prétendait qu'on raillait, qu'on mentait, qu'on charivarisait, lorsqu'on disait M. Dunn noir, M. Antoine noir, M. Barber noir, M. Pinchback mulâtre, etc. Ce qui lui semblait vrai, vrai comme le roman de madame Stowe, c'était la férocité du Louisianais, l'orgueil du planteur, le préjugée du blanc. Un peu plus, par amour du noir, il aurait demandé l'anéantissement du blanc. C'est qu'il est des théories qu'on aime bien, parcequ'elles vous donnent un petit air de générosité et de tendresse.

Oui, la calomnie est une terrible chose, même quand elle est lancée par quelques mauvais gredins. Il y a toujours des niais pour l'accueillir, des méchants pour la propager, et des misérables pour en profiter.

Mais puisque la presse du Nord est inquiète, il nous coûte vraiment peu de la tirer d'inquietude et de la rassurer sur les intentions de la race blanche vis-a-vis de la race noire. Nous serions heureux, nous qui sommes non moins socialiste qu'ami des noirs, si la presse du Nord, en retour de notre bon procédé, voulait nous rassurer sur le sort des classes ouvrières dans les manufactures et les fabriques de la Nouvelle-Angleterre, et nous dire qu'elle étudie sérieusement les graves problèmes qui intéressent le peuple entier des travailleurs; car si nous avons horreur de l'esclavage des noirs, nous n'admettons guère le paupérisme, le prolétariat et l'exploitation féroce des travailleurs par les capitalistes. L'esclavage, sous toutes ses formes, est odieux et reprouvé de Dieu. La volupté des uns ne doit pas être faite des larmes des autres; et les puissants millionnaires du Nord pourraient bien n'avoir d'humanité qu'en paroles et se moquer du monde avec leurs ridicules sensibleries.

II.

Ce que vont devenir les *droits des noirs!*

Mon Dieu, tout simplement ce qu'ils sont, c'est-à-dire des droits d'*hommes*, de *citoyens* et de *travailleurs.* N'en est-il pas ainsi dans le pays des puritains? Les droits d'une race ont-ils besoin d'une législation spéciale pour être ceux d'une autre race, et faut-il inférioriser une race pour supérioriser l'autre? La peau ne signifie rien, et la peau ne constitue aucune aristocratie. Au reste, la Constitution des Etats-Unis, notre loi à tous, nous garantit à tous des droits égaux; et nous nous étonnons que les gens du Nord fassent encore des distinctions de peau et de couleur, d'origine et de conditions antérieures, quand nous n'en faisons plus nous-mêmes.

Soyez donc sans crainte, braves gens. Le parti qui vient de triompher aux dernières élections est un parti sage, prudent, conservateur, ami de l'ordre, mais ami du progrès. Ce n'est pas la réaction qui vient, mais la paix. Les droits acquis sont acquis, et la démocratie n'est point une effarouchée qui tourne bout pour bout et brise follement son précieux attelage de libertés publiques. Pour l'absurde et criminel plaisir d'écraser un pauvre noir, la démocratie ne compromettra aucun principe de justice, de raison et d'humanité. Ne se déjugerait-elle pas, ne mentirait-elle pas à son nom, ne serait-elle pas une malheureuse idiote, c'est-à-dire le contraire de ce qu'elle est, si elle devenait la théorie des exclusivismes, des privilèges et des préjugés antiques!

Il est donc bien entendu que le parti conservateur respectera les droits de tous, et qu'il ne demandera jamais à un homme pourquoi il est blanc, pourquoi il est noir, pourquoi il est mulâtre, pourquoi il est rouge, pourquoi il est né en France ou en Allemagne, pourquoi il porte la vareuse du travail ou la redingote du bourgeois. Tout cela est oiseux. Nous sommes au pays des hommes libres. Nous avons des institutions communes. Chacun se fait sa trouée comme il peut dans la vie. Mais celui-là est respectable, honorable, bon citoyen, —noir ou blanc—qui travaille honnêtement, vit selon la loi des hommes et de Dieu, affirme sa raison d'être par des œuvres d'utilité et de haute morale. Au Sud, dans notre Louisiane de chaleurs ardentes et énervantes, le noir a une supériorité physique relative et incontestée sur la race blanche. Il est robuste et fort; il est laboureur et agriculteur; il a le sol pour base et pour point d'appui; il peut être le travail qui commande et enrichit; il est utile, nécessaire et indispensable; et la Louisiane est peut-être le seul pays du monde où le capital est subordonné au travail, où la misère est sans excuse, où la terre se donne généreusement à qui veut la féconder de ses sueurs et de son amour. Le droit de l'homme noir s'affirme donc tout naturellement chez nous, et il n'est de l'intérêt de personne de méconnaitre ou d'amoindrir ce droit. Personne non plus, n'est intéressé à ce que le noir soit ignorant, vagabond, paresseux, insociable et incivilisé, puisque la paix, l'ordre et le bien être sont les conséquences naturelles d'une civilisation éclairée et morale. Aussi ne voulons-nous point l'africanisation de la Louisiane, comme les carpet-baggers le voulaient, mais bien l'américanisation de cette pauvre Louisiane; et l'on ne saurait américaniser une race et un peuple qu'en élevant le niveau du droit, qu'en régularisant les principes du devoir, qu'en démocratisant les institutions selon l'esprit de justice, d'honneur et de progrès.

Encore une fois, bons journalistes de la Nouvelle-Angleterre, rassurez-vous.

Si vous êtes blancs, faites nous l'honneur de croire que nous le sommes, que nous en avons la conscience, et que nous savons ce que réclament nos intérêts, notre patrie, nos principes et la dignité de notre race elle-même. S'il ne nous est pas permis de flatter l'ignorance, d'exploiter la crédulité, de caresser les passions folles, de subir le désordre et la démagogie, il nous est ordonné d'aimer les hommes, de les éclairer, de les protéger, de leur donner, si nous sommes la force et la justice, l'appui de notre épaule et l'amour de notre cœur. Nous n'appartenons pas, croyez-le bien, à la race des proscripteurs. Si nous méprisons Butler, nous nous inclinons devant Wilberforce. Si nous raillons le brutal soldat de la Maison Blanche, nous nous souvenons de Lincoln avec respect. Le Sud des blancs, ne l'oubliez pas, a voté pour Horace Greeley, l'apôtre de l'émancipation des noirs; et vous avez repoussé Greeley pour un soldat ambitieux et taciturne.

Quand les blancs monteront, les noirs ne descendront pas.

Il n'y a que les carpet-baggers qui rentreront dans l'ombre, étant loups-cerviers, oiseaux nocturnes et larrons abominables.

—Nous lisons dans l'*Abeille* de mardi dernier, sous le titre de *Radicaux pris en flagrant délit de Fraudes*, ce qui suit:

"Ce qui n'était qu'une supposition est devenu une réalité.

L'ami qui nous avait envoyé la copie du dépouillement officiel du scrutin à St. Jacques, nous écrivait à la date du 5, que le contrôleur de l'enregistrement à St. Jacques, N. Underwood, était parti avec les boites et les rapports officiels pour la Nouvelle-Orléans, mais que l'on se méfiait de lui, parce qu'il appartenait à la clique radicale de l'ex-secrétaire d'Etat Bovee, qui avait été battu pour la place de sénateur par un radical de couleur nommé Landry.

C'est dans notre numéro du 6 novembre que nous avons publié les résultats officiels de l'élection à St. Jacques. Or, depuis cette date, Underwood était à la Nouvelle-Orléans avec les boites et les rapports qui n'étaient pas encore parvenus au Bureau des retours.

On a enfin découvert hier où étaient ces documents.

Information a été reçue que des individus étaient occupés, dans une maison de la rue des Remparts, à altérer les documents électoraux. Ces documents provenant de diverses paroisses, étaient transportés de la pièce du rez-de-chaussée où ils étaient reçus, au premier où le travail de manipulation s'opérait. On a vu arriver dans cette maison une grande quantité de paquets, et on en a vu remporter une partie. Un grand nombre de feuilles de dépouillement du scrutin (tally sheets) ont été brûlées; d'autres ont été jetées dans les lieux d'aisance.

Il parait que les retours de St. Jacques ne pouvaient être manipulés sans certains renseignements qui manquaient, et il avait fallu envoyer un messager dans cette paroisse. A son retour, on a commencé les opérations.

Hier à une heure, sur l'avis de ce qui se passait, un mandat de perquisition à été obtenu du commissaire des Etats-Unis, Craig, et le député-marshall spécial, Edward Flood, est allé faire une perquisition dans la maison. Il y a trouvé N. Underwood, contrôleur de l'enregistrement à Saint Jacques, et Cohen, greffier de la Cour de cette paroisse, ayant devant eux quantité de feuilles de comptes *(tally sheets)*, des états des votes, plusieurs milliers de bulletins de vote de Bovee, le sceau de la cour, etc. Ces deux individus, quand on les a arrêtés, ont montré une grande consternation. Tous les papiers ont été saisis et apportés devant le commissaire des Etats-Unis.

Underwood et Cohen ont été mis sous caution de $1000. Remis de leur émotion, ils ont prétendu qu'ils ne faisaient que des copies des rapports officiels pour le greffe de la Cour. Mais ils n'ont pas expliqué la présence des *tally sheets*, les bulletins de vote, etc. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que les opérations qui s'accomplissaient secrètement dans ce lieu retiré, n'eussent pour objet de frauder les retours.

Nous avons lieu de supposer que la même chose a été faite ou est en train de se faire pour un assez grand nombre de paroisses, notamment pour la paroisse Carroll.

NOUVELLES.

—:o:—

VIEUX MONDE.—L'empereur Guillaume proteste de ses intentions pacifiques.—Le procès d'Anim a été remis au 9 décembre.—A Paris, même dans les cercles favorables à Don Carlos, la cause du dit Carlos est considérée comme perdue.—Une conspiration socialiste à été découverte en Russie, et de nombreuses arrestations ont été faites a St. Petersburg.—Il y a eu des émeutes sur divers points de la Pologne à cause de l'introduction forcée de la reforme de l'église par le gouvernement et de la nomination des prêtres par l'autorité impériale.—M. E. de Girardin, l'homme à une idée par jour, voit le salut de la France dans la *Septennalisation* de l'Assemblée.—Bazaine est à Madrid, travaillant, dit-on, pour la restauration de la monarchie espagnole.

NOUVEAU MONDE..—Grant, selon rumeur, aurait envoyé une dépêche à Washburn, requérant sa présence immédiate à Washington. On croit que le Président veut avoir l'avis de Washburne sur sa politique à suivre, politique nouvelle que les dernières élections imposent à l'administration.

LOUISIANE.—Le Bureau des retours agit avec une lenteur calculée. Il procède à un nouveau dépouillement. Si cela continue ainsi, il n'aura pas fini avant un mois. Longstreet a donné sa démission et a été remplacé par M. O. Arroyo, un conservateur—le seul!—L'*Abeille* attribue la lenteur calculée et systématique de MM. Wells, Anderson et Cie. au *per diem.*—Les Supervisors des paroisses de Soto et Rivière Rouge ont été arrêtés. On les soupçonnait de *travailler* les retours. Ce ne sont pas les seuls qui travaille de ce genre. Et la femme dans la maison de laquelle Underwood et Cohen ont été arrêtés, déclare que *six* personnes ont *travaillé* la toute la nuit pendant quatre nuits consécutives.

—L'*Empire*, bateau faisant le service entre les forts et la Nouvelle-Orléans, a sombré au quai de la ville, mercredi à 5 heures du matin. Vingt-et-une personne ont péri. Ce malheur a consterné la Nouvelle-Orléans.

—Les troupes des Etats-Unis ont été retirés de la Maison d'Etat, et l'ex-hôtel St. Louis est maitenant sous la haute protection des métropolitains.

LOCAL.

—:o:—

LE LOUISIANAIS.—Nous ne nous sommes jamais permis la réclame à notre endroit, et jamais nous n'avons invoqué les services rendus, ou que nous avons eu l'intention de rendre, pendant dix années de pénible travail et d'ingrat labeur. Nous préférons, comme nos amis le savent, le succès d'estime à tout autre succès, et la franchise est au moins notre vertu, si nous n'en réclamons pas d'autre. Nous ne savons point, non plus, solliciter les hommes, les partis et le pouvoir. Mais comme nous désirons poursuivre honnêtement notre modeste tâche, et que notre voix, dans la mesure de son étendue et de son rayon, est consacrée au service de la vérité, de la raison et de la justice, nous prions les lecteurs de nous être bienveillants, nos amis de nous rester fidèles, ceux de la Louisiane et de la France, qui parlent ici la même langue de l'honneur et du dévouement, de nous aimer un peu dans la même foi et la même religion des souvenirs et des espérances.

Chacun pourra lire sans péril notre humble feuille,—politique, poésie et roman—et l'abandonner aux enfants eux-mêmes; car nous avons oublié la langue de Rabelais et renoncé aux gauloiseries du vieux temps. Nous nous rappellerons toujours qu'une parole imprudente fait rougir, et qu'il faut un voile chaste et blanc à la pensée de l'écrivain et du poëte.

Aussi, chères lectrices, vous dont l'âme est belle, dont le cœur est généreux, dont la bonté est une charité suave et une tendresse adorable, nous mettons humblement le LOUISIANAIS sous votre protection puissante et maternelle. Par vous nous triompherons.

—Quelques uns de nos vieux abonnés se plaignent de ne pas avoir reçu leur vieux journal.

Il le leur a cependant été bien religieusement expédié, soit par la poste de leur voisinage, soit par MM P. Schepp, M Laty et Bonneraze, dont la bienveillance à notre égard est aussi désintéressée que constante.

REFORMES.—Ce chapitre là ne sera pas épuisé de si tôt.

Mais il ne faut point confondre autour avec alentour, changement avec réforme; car si la réforme est un mieux, le changement est souvent un pire.

Il s'agit donc présentement d'une bonne et sérieuse réforme,—réforme pour laquelle nous réclamons le concours intelligent de notre barreau, des hommes de loi du pays, et des législateurs consciencieux qui comprennent leurs devoirs.

Voici la chose en deux mots:

Notre paroisse—et presque toutes les paroisses de la Louisiane se trouvent dans le même cas—compte huit districts et huit juges de paix.

Huit juges de paix, tous élus par des citoyens plus ou moins éclairés, sont beaucoup trop pour une communauté comme la nôtre. Pour que ces huit Honorables, assistés par leurs huits constables, fussent leur pain et leur beurre de chaque jour, il faut que nous soyons tous batailleurs, querelleurs et processifs. Ce qui n'est heureusement pas, bien que nous ne respections point assez les commandements de Dieu. Les huit juges de paix deviennent donc à peu près inutiles, ou dangereux. En plus, comme les glorieux carpet-baggers, avec leur esprit de désintéressement bien connu, avaient contracté la noble habitude de s'adjuger les grosses fonctions et de jetter les os secs aux valets de leur parti, on a vu la justice de paix et le bâton constabulaire tomber aux mains des noirs ignorants et d'une plèbe irresponsable. Nous en connaissons les fruits. Sauf de bien rares exceptions, les juges de paix n'ont plus été que des idiots, des insensés, souvent même des gredins. La justice, aux pattes de tels magistrats, est devenue une raillerie, une farce, une véritable ordure. Les avocats décents—et il y en a—n'ont plus osé paraître et plaider devant des Honorables sans honneur et des juges sans jugement; car ils ne se sentaient pas le courage d'affronter l'air des mauvais lieux et l'idiotisme des présidents de basse-cour. Ils ont même—Dieu leur pardonne!—rougi plus d'une fois devant les Juges et les Honneurs de paroisse.

Et les choses en sont encore là.

Que si vous ne croyez pas qu'il faille changer ces choses, rendre à la justice sa gratuité et sa dignité, honorer la loi et la morale dans ceux qui en sont les dépositaires et les gardiens, vous méritez que Grant devienne empereur et vous fouaille comme des chiens obscènes.

Le remède est-il impossible, voire même difficile?

Bah! Diminuez le nombre des juges de paix; ayez-en deux au lieu de huit; faites-les nommer par le Gouverneur et approuver par le Sénat; rétribuez-les convenablement; étendez même leur juridiction, si vous le croyez nécessaire; qu'ils fassent la besogne du parasite qu'on nomme Juge de paroisse, et qu'ils servent à supprimer le dit parasite; puis pendez-les haut et court, sans pitié et sans miséricorde, comme prévaricateurs et comme menteurs, s'ils mettent de faux poids dans la balance de la justice commune et gratuite.

Vous nous direz sans doute: Pourquoi la nomination par le Gouverneur? Et le peuple?..

Le peuple est un brave homme, nous n'en doutons nullement; mais sachez bien qu'il ne faut pas abuser du suffrage universel, votailler à tout propos et tous les deux jours, se donner des juges qui seraient des valets sans indépendance et sans lumières, et que la judicature ne saurait être le prix de l'intrigue, de la bassesse et de la servilité.

Nous demandons des juges.

Nous ne voulons plus de fripouille.

VARIA.—On demandait la pluie.
Et la pluie a tombé.
C'est une bénédiction de plus.

—Nos remerciements à M. G. Trépagnier, le complaisant commis du Lizzie Hopkins, pour l'envoi au LOUISIANAIS des journaux de la Nouvelle-Orléans.

—Nous appelons l'attention de nos lecteurs, habitants, marchands et consommateurs sur l'Avis de J. Gebelin.

Ils trouveront certainement au magasin de M. J. Gebelin, et à 10 pour 100 au dessous du prix courant, toute les marchandises d'un magasin bien assorti.

—Le colonel Alfred Roman n'a point abandonné et n'entend point abandonner l'exercice d'une profession qu'il honore.

Comme on le verra par sa carte publiée en ce numéro, il est toujours à la disposition de ceux qui réclameront ses services professionnels, et nous n'avons point à redire qu'il le fera avec la loyauté, le savoir et l'expérience que personne ne lui conteste.

—M H Cohen est actuellement notre greffier de Cour.

Et M Cohen, comme il est dit plus haut, a été arrêté dans une maison de la rue des Remparts.

Que faisait-il dans la dite maison? Cela regarde la police, nullement les curieux. M. H Cohen est un homme libre. Il va où il veut, fréquente qui il veut, s'habille comme il l'entend. Le journalisme n'a rien à lui demander sur ses amitiés, ses relations et sa politique.

Mais le public ne pourrait il pas demander pour quelle besogne avouable M H Cohen avait porté le sceau de la paroisse dans une certaine maison de la rue des Remparts? Que faisait le dit sceau au milieu des bulletins Bovee et Cie? Et s'il est permis, pour des besoins étrangers à ceux de la paroisse, d'emporter avec soi un cachet qui n'est point la propriété personnelle du greffier, y aurait-il la moindre indiscrétion à déménager les archives d'une communauté?

Estimons sans crainte les fonctionnaires décents, fidèles et dignes.

—Le Bureau des retours a compilé les votes de St Jacques.

En arrivant au poll No 7, on a trouvé que M Bovee avait obtenu 100 votes de plus qu'à l'élection du 2 novembre

Comment expliquer ce mystère?

M. Zacharie, du comité conservateur, a justement crié à la fraude, et prétendu que les retours de St Jacques n'avaient pas toujours été aux mains du secrétaire Deslonde. Il a même affirmé que les retours du poll No 7 avait été falsifiés.

Grande excitation, comme bien concevez.

Mais le mystère finit par s'expliquer.

On trouve dans le fond de la boîte,—boîte qui ne fut pas pour Mr. Bovee celle de Pandore—une seconde liste de retours sur laquelle ne figuraient pas les 100 votes additionnels et miraculeux.

Et l'honnête Bureau se vit dans l'obligation de rejeter les votes suspects.

Quant aux retours des autres polls de la paroisse, ils se sont, dit-on, trouvés corrects.

Quel diable d'électeur, au lendemain ou surlendemain de l'élection, a eu l'ingénieuse idée de voter comme 100 hommes!

LA FRANCE.

—:o:—

II.

Ses enfants grandiront, grandissent, sont l'aurore
Des grands jours lumineux, et nous verrons encore,
A la fin de ce siècle, avant qu'il soit vingt ans,
L'héroïque épopée et l'œuvre des géants.
Les pères ont faibli, rapetissant leur taille
A celle de l'Empire et de sa valetaille;
Mais eux n'acceptent pas, rêveurs et soucieux,
La honte de la France inscrite au fond des cieux.
L'histoire qu'on a faite est une laide histoire
Qu'ils entendent refaire; et c'est chose notoire
Que les fils indignés ne courbent point leurs fronts
Devant les lâchetés et devant les affronts,
Que Sedan n'est pas vrai, que Metz est un mensonge,
Que Paris profané doit être un affreux songe,
Et que jamais la France, oubliant son grand cœur,
Ayant encor du sang, a payé son vainqueur.
Rien de cela ne fut; c'est de la fausse histoire
Ecrite en mauvais style et pour un auditoire
D'esclaves à genoux. Les jeunes, les vivants,
Ceux de l'aube et du jour, ceux qui comptent vingt [ans,
Tous ceux de l'idéal, tout ceux de la lumière,
Les fils de la cité, les fils de la chaumière,
Mais tous enfants du peuple et de la liberté,
Repoussent cet opprobre et cette indignité.
Ils ne connaissent point Bonaparte et Bazaine,
Les noires trahisons du crime et de la haine,
Et quand vous assurez que Paris s'est rendu,
Que Metz ouvrit sa porte et que tout s'est vendu,
Ils ne peuvent vous croire. Ils sentent dans leurs [âmes
Quand vous parlez de honte, un tourbillon de flam-
Et leur œil irrité jette un terrible éclair. [mes,
C'est l'eclair de l'aiglon qui défie. Il est clair
Que l'aiglon grandira, qu'il étendra ses ailes,
Qu'il voit dans l'avenir des hauteurs solennelles,
Qu'il rêve les sommets puissants et glorieux,
Et que nul plus que lui n'ira loin dans les cieux.

Vieillards, ne doutez pas: Si les vieillars sont [l'ombre
Marchant péniblement vers la fin triste et sombre,
Les enfants sont l'aurore et le rayonnement;
Ils sont les lendemains au fond du firmament,
La sainte et noble tâche hardiment poursuivie,
L'épanouissement sublime dans la vie,
Les vastes horizons ouvrant leurs profondeurs
Et secouant leurs plis tout semés de splendeurs.
Les enfants ont au front une etoile sacrée;
Ils sont les vrais élus, la race consacrée,
Le peuple de de[illegible]
Et refaisant l'histoire où la honte a passé.
Ils seront les vainqueurs, les glorieux, les sages;
Ils biffe-ront d'un trait les ténébreux passages;
Ils sèmeront partout la lumière en passant;
Ils nous révéleront un devoir si puissant,
Un droit si solennel, une cité si belle,
Que la France, dressant son vieux front de rebelle,
Gravissant la montagne où Jéhova l'attend,
Se penchera vers Dieu pour dire: es-tu content?

Enfants, soyez bénis: A votre ardente flamme
J'ai rajeuni mon cœur et chauffé ma vieille âme.

J. GENTIL.

St. Jacques, 17 Nov. 1874.

Feuilleton du Louisianais

SOUVENIR

—:o:—

LE PRINTEMPS.

CHAPITRE III.

—:o:—

Raoul et Rose babillaient.

C'etait de leur âge, et leur âge était celui des églogues, et des babils amoureux.

Pour nous, nous aurions bien voulu entendre ce qu'ils se disaient alors dans la grande allée des marronniers en fleurs, sous l'ombre harmonieuse et parfumée des arbres verts, à l'heure charmante des soirs pleins de douces mélancolies et de tendres pensées. Car ils étaient seuls et babillaient sans contrainte, comme deux oiseaux sous la feuillée.

Oui, nous aurions bien voulu entendre les chants de leurs cœurs et les naïves poésies de leur adorable jeunesse. De tels chants, délicieux et purs, vous consolent des laideurs et des misères de la vie humaine. Vous redevenez heureux en voyant le sourire aux lèvres des vierges, et vous croyez au ciel près de ceux qui sont dans le ciel. Les témoins d'une félicité suprême, si la réprobation d'en haut n'est point tombée sur eux, prennent leur part de cette félicité suprême. Au nom de ceux qui aiment, qui prient, qui bénissent, dont le front rayonne dont les âmes sont blanches, dont le rêve est une chaste volupté, vous vous sentez renaître dans la jeunesse, dans la candeur, dans la bonté et dans l'amour. Vous songez avec un bonheur indicible que votre vieux cœur profané n'a pas toujours été froid, que vous avez eu vingt ans, que vos cheveux noirs ont été bouclés, que votre lèvre rose a connu le frais sourire, que votre blanche main a rencontré et pressé la blanche main d'une jeune fille, et que vous avez, vous aussi, fait un de ces rêves dont le parfum ne s'échappe jamais complétement de l'âme, et qui est le parfum sacré de tous les vases qui ont servi aux pieuses cérémonies de l'autel. Vous rentrez dans l'aube et la jeunesse par la porte lumineuse du souvenir. Vous avez encore vingt ans, et le vieillard s'attendrit en voyant les beaux couples qui passent, babillent, cherchent les sentiers pleins d'ombres et rendent les oiseaux jaloux de leur bonheur.

Que se disent-ils, après tout, les amoureux!

Leur langage n'est ni savant ni apprêté, ils parlent comme ils sentent et comme ils aiment; ils disent comme les oiseaux chantent. C'est une mélodie naturelle, la mélodie du cœur et de la tendresse. Il n'y a point de fausses notes dans leur jeune et naïve chanson, et si leur chanson est quelque peu monotone dans son refrain et ses paroles, c'est qu'ils ne savent qu'une chose, ne voient qu'une chose, n'adorent que leur amour. Le monde n'existe pas pour eux. Que leur font la gloire, la fortune, les honneurs et les autres bruits et vanités de la terre! Ils ne demandent pour être heureux que l'ombre, la solitude, la main dans la main, le regard dans le regard, le cœur près du cœur. Aucun bruit extérieur ne les attire, aucune fête brillante ne leur sourit, aucune joie ne les sollicite en dehors de leurs joies, et ils se suffisent à eux-mêmes. Pourvu qu'il se disent vingt fois par heure, toujours avec le même charme, toujours avec le même miel et la même suavité de note, qu'ils s'aiment et qu'ils s'aimeront éternellement, ils sont heureux comme des anges et beaux comme des séraphins.

Il ne faut pas les prendre en pitié.

Leur ignorance vaut mille fois notre science, et leurs naïvetés, leurs roucoulements de tourtereaux, leurs riens adorables sont un tout qui compose un bonheur vrai. Une fleur n'est rien, n'est-ce pas? mais c'est un parfum. Un sourire n'est rien, n'est-